

Les voix de Vaïna

Joël Des Rosiers

Numéro 60, printemps 1994

La voix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Des Rosiers, J. (1994). Les voix de Vaïna. *Moebius*, (60), 33–37.

Les voix de Vaïna

Joël Des Rosiers

1

Quand le soleil a reparu, il était déjà tard. Et la ravine au loin. Et la mer. Elle put voir cette lumière, à travers la crête des palétuviers, qu'elle avait tant désirée. Elle s'arrêta sous le couvert d'un arbre.

Sur les bancs publics, d'autres femmes très peu vêtues de couleurs vives lui firent des signes de la main. Le vent dans la ramure faisait refluer leur voix. Elle désirait passionnément être seule. Elle ne rêvait qu'en secret de grands espaces vides, vides de ces corps lents, vides de voix.

2

La lumière du jour l'avait séduite. Elle se sentait foudroyée, jetée comme une étrangère dans une ville inconnue. Il lui semblait que la solitude fût un stigmaté ; l'indifférence, le mépris, le rejet parvenaient sournoisement à fissurer son corps. Elle longeait des portes en fer forgé. Dans le quartier appelé le Gabion des Indigènes, peu lui importait que les propriétés à l'abri des murailles couronnées de tessons fussent belles.

Ses jambes et ses avant-bras se mouvaient comme des ombres, sans contours. Déambulant jusqu'au parc, dédaignant les fleurs, elle se sentit suffoquée de larmes qui se refusèrent à couler ; elle se mit à tousser, happée dans l'abîme de la gorge.

Devant l'église, elle pria à voix basse. Elle essaya de déchiffrer les inscriptions murées dans la muraille ; sur les chaînes, sur les anneaux de fer scellés dans la pierre, où des souffrances encore affleurent, qui ont fini depuis longtemps la lente morsure des chevilles.

En elle-même, elle proclama la sainteté des corps jadis enferrés. Elle priait, naïve, obstinée afin que les saints ne l'abandonnent point et se manifestent.

Elle avait besoin de miracles, de parfums, de rédemption.

Sous la nef, peinte à la chaux d'un jaune pisseux, d'autres femmes chantaient à genoux et à grands cris des cantiques mortifiés dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Comme si, pour se dissoudre dans l'Un, pour frôler l'absolu, il fallait perdre la voix, abandonner la langue de l'enfance pour des épiphanies étranges. Les mots la fuyaient.

Les voix des païennes la remplissaient d'épouvante et d'émerveillement cependant que leurs cris, fusant par les failles, rebondissaient aux pieds des reliquaires désagrégés de marbre.

Elle aima cette langue lointaine.

Elle pensa que ses cheveux, sa peau, son sang n'étaient que des agrégats, des morceaux de corps sans lien entre eux. Je ne suis pas moi, a-t-elle pensé. Elle eut peur de perdre son âme dans une bouteille de tafia d'où elle ne pourrait s'évader. Elle pensa encore que son âme trempait dans une eau immonde, mauvaise à boire.

Elle crut qu'elle était, vivante parmi les vivantes, vouée au dégoût, en proie à la décomposition ; qu'elle ne devenait plus qu'une apparence, semblable à la lumière éclatante qui éclaboussait sa robe.

Par cœur, elle se mit à apprendre les cantiques mortifiés par cœur, dans cette langue ancienne qu'on voulait massacrer. Elle aima le penchement des sons.

6

Les voix vibrèrent dans son crâne comme des hymnes d'esclaves. Sans rien connaître de la langue, elle s'évertua à la répétition de la mélodie ; les voix trouvèrent le chemin de l'échine, des méplats et des nerfs.

Comme leur résonance au bout des nerfs devenait trop exquise : j'ai la maladie des chants, a-t-elle pensé. De ces sentences proférées sur les lèvres des femmes, elle crut que les sonorités désenfouies lui étaient toutes adressées.

Pas une de ces femmes, dont la gorge était ouverte, n'eût accepté, pour lui épargner d'autres mutilations, de révéler l'insensé des chants.

7

Il flottait une odeur de mangrove. La vase féconde avec ses relents impurs – où couvent des fureurs secrètes. Un après-midi soudain, l'heure s'amenuisait dans le déclin du soleil, dans l'élongation des ombres des grands arbres.

Il lui semblait qu'il n'y eût pas d'heure commune aux deux parties du pays ; la ville où elle avait migré avec ses carrefours, ses parcs, ses grands boulevards, le pays de l'en dehors dont elle avait quitté la lente déclinaison. Je suis l'étrangère dans mon propre pays, avait-elle pensé.

Si elle parlait de l'en dehors qu'elle avait abandonné, dans la langue lente lourde, c'est à l'enfant mâle, premier-né dont elle avait la charge dont était l'autre mère devenue.

8

Dans son sommeil, elle avait dormi à travers les heures, la lumière, les rêves. Dans son sommeil, avait-elle cru, elle vit des gens en liesse qui soulevaient de leur pas des nuages de poussière. La foule brandissait au bout de longues gaules des morceaux entiers de langues, lambeaux sanguinolents qui offusquaient le ciel.

Elle fut prise d'une terreur de voir cette houle humaine si près, si menaçante, quand ce ne fut pas la frayeur de subir l'arrachement du grand hypoglosse. Il n'y eut pas de langue pour dire l'état dans lequel elle s'abîmait. À son réveil, il n'y eut que des restes.

9

Au fond de la cour, s'élevaient les communs d'une maison à dentelles de bois, entourée d'une véranda qui dominait la roseraie. Une fois ouvertes, les fenêtres de sa chambre donnaient sur un jardin planté d'essences.

Sitôt que le soleil se fut couché, la nuit tombait chaude, ombreuse sur la natte où elle s'allongeait souvent nue, sous un mince calicot. Sans vie ni voix.

Les souvenirs impropres sans surface, elle se ressouvénait de ce qui ne lui était jamais arrivé ; la mémoire sans personne, affligée dans l'infinie répétition d'idées, d'images et de sentiments, elle caressait des pieds le rideau rouge, des doigts de sa main gauche la jonction des petites lèvres jusqu'à une sorte d'anéantissement salvateur. Elle remua par faibles saccades.

10

Elle eut grand plaisir à voir une mangouste déguerpir au milieu des aboiements des chiens. Le jour s'assombrissait, et la mer. Durant ces heures qui n'appartenaient ni au jour ni à la nuit, elle s'enfuyait au bord du fleuve gris avec le corps et l'âme de l'enfant à elle confié. Elle s'assoyait sur la crête des dunes qui surplombaient la berge. Venait souffler l'haleine saline du vent. Des voiles au loin surgissaient de nulle part, et d'autres voiles encore. La mer allait grossissant.

Elle tenait l'enfant tout contre sa chaleur, lui parlait de sa voix lente comme on parle aux fleurs. Quelque chose de l'enfant se métamorphosait en tiges de rosiers sur fond d'océan.

Il y eut trois gouttes de sang sur le sable. Elle sortit de sa courte extase. L'enfant charnel était beau qu'elle eût aimé comme son propre fils. Au matin, la maîtresse de maison lui rappela l'interdit, s'en alla et disparut sous l'arcade.

Les voix tombèrent sur son cerveau, aussi doucement que la lumière. Il lui semblait que chaque langue ensevelissait l'autre. Elle s'abandonna, comme à une drogue, à la solitude et au silence.

Personne ne sortira vivant du jardin des sens, avait-elle pensé. Le jardin était la forêt primitive. L'enfant courait à travers les rosiers dans une étrange euphorie. Le jardin était le théâtre de rumeurs assourdies.

Le souffle des fleurs était plus suave dans l'air que dans la main. Elle éprouvait l'irrésistible envie de caresser les herbes et les fleurs, surtout après la légère pluie. À l'ombre de l'ilang-ilang épicé et sucré qui embrasait le soir, elle distillait aux oreilles de l'enfant la voix interdite.